



lieux littéraires

Éditions Printer

Écriture/Savoir :
littérature
et connaissances
à l'époque moderne

Écrire/Savoir :
littérature
et connaissances
à l'époque moderne

DL - 8 AOUT 96 30694

2146155
820
NE

Écrire/Savoir :
littérature
et connaissances
à l'époque moderne

820
51

T140

Collection Lieux littéraires / 1
sous la direction d'Alain Vaillant
BCN 2169595

Éditions Printer

16°Z

37474



Sous le patronage de l'UMR « Littérature, idéologies, représentations XVIII^e-XIX^e siècles » (L.I.RE).

Cet ouvrage résulte d'une recherche financée par le programme pluriannuel en sciences humaines (PPSH) de la région Rhône-Alpes.

© Éditions Printer, 1996
ISBN 2-911698-00-2





Introduction

Alain Vaillant

La République – l'un des tout premiers textes théoriques à réfléchir de façon explicite sur la littérature – interroge, précisément, le savoir réel que celle-ci élabore et enseigne. Pour Platon, l'écrivain est un faiseur d'illusions : s'il avait de vraies compétences – en matière politique, par exemple –, il gouvernerait l'État et ne se contenterait pas de raconter des histoires de pouvoir ; le caractère fictif de l'épopée homérique, puisque c'est d'elle qu'il s'agit, invalide les parcelles de vérité qu'elle paraît contenir. Platon distingue ainsi trois degrés de réalité et de savoir. Pour lui, l'être même de l'objet n'est pas dans les apparences qu'il offre au regard, mais dans sa nature propre, son « idée » ; sa connaissance relève de Dieu, qui l'a créée – disons aussi du scientifique, qui conjecture des causes pour les phénomènes qu'il observe. Situé au deuxième degré, l'artisan – ou l'homme d'action en général – n'a pas accès aux principes, mais il est capable de produire du réel et détient un savoir-faire dont l'utilité est tangible et évaluable. Enfin, l'artiste – et, avec lui, l'écrivain – ne fournit que l'image factice de ces réalités elles-mêmes sans épaisseur : il est donc doublement éloigné de la vérité et, pour cette raison suffisante, accoutume irrémédiablement le lecteur (et le citoyen) au mensonge. On connaît la conséquence pratique qu'en tire Platon : il faut chasser les poètes de la république idéale. La critique moderne renversera la perspective platonicienne, faisant un avantage de la distance critique que la fiction permet d'instaurer avec le monde réel ou les discours prétendus vrais. Mais les grandes questions posées à la littérature depuis la philosophie antique sont restées

les mêmes : dans quel domaine d'application peut-on observer l'efficacité du savoir produit et véhiculé par la littérature ? D'autre part, quels degrés et quelles médiations, formelles et cognitives, doit-on supposer entre l'objet de savoir et le texte ?

Il est vrai que, entre Platon et, par exemple, le *De la littérature* de Mme de Staël, la constitution puis la perpétuation d'une esthétique littéraire stable ont largement prévalu sur cette interrogation inaugurale entre poïésis et épistémé. Dès Aristote, la réflexion s'est cantonnée à une théorie de la représentation, et cette tendance n'a pu que s'accroître au sein de la tradition chrétienne, pour qui toute vérité vient de Dieu même si, suivant la conception thomiste, il est permis à l'homme d'appliquer sa raison laborieuse et logique à la recherche d'un savoir incomplet. L'art, lui, a pour fonction première de manifester la présence divine, de l'illustrer par des beautés naturelles auxquelles il adjoint les siennes propres, enfin de moraliser le public en proportion de son pouvoir d'embellissement.

Mais l'ébranlement des certitudes théologiques et esthétiques, qui coïncide, en France, avec la remise en cause de la doctrine classique, tend à faire du Beau un objet, sinon entaché d'irréalité, du moins trop subjectif et ineffable pour fonder en droit un discours spécifique : cette contestation se développe au XVIII^e siècle et est amplifiée pendant la période révolutionnaire, notamment dans les milieux des *Idéologues*. Que peut connaître la littérature ? De cette question, posée avec l'urgence qu'intiment les bouleversements de l'Histoire, découle le procès qu'instruit le romantisme contre la tradition rhétorique, au nom de la poésie et de la philosophie. À la fin du XIX^e siècle, l'École reprendra sur les mêmes bases idéologiques ce combat, lorsqu'elle décidera de substituer au culte des humanités classiques la connaissance de l'histoire littéraire et, concurremment, l'approfondissement de la philosophie humaniste qu'on peut tirer des chefs-d'œuvre.

De fait, il était d'autant plus naturel d'attendre un savoir sur l'homme et son monde que s'ébauchait à peine, il y a un ou deux siècles, ce qu'il est convenu d'appeler les sciences humaines. Peu de psychologie – hors de son cadre philosophique –, guère d'économie politique, point de sociologie expérimentale. L'histoire et la philosophie elles-mêmes semblaient à l'étroit dans des formes excessivement oratoires, faute des lieux de savoir et de réflexion qui eussent permis à la pensée spéculative ou investigatrice de prendre le risque – long et incommode – de la recherche. Il paraissait donc normal et souhaitable que la littérature exprimât ce qui ne se disait nulle part ailleurs, parce qu'il n'avait pas encore pris forme dans un savoir circonscrit, nommable, légitime. Cela revenait à attendre d'elle l'exploration de tout ce qui

échappait aux sciences expérimentales et à la pensée rationnelle : le sentiment amoureux – lui, depuis la plus haute antiquité –, l'émoi d'être au monde, mais aussi la masse opaque des réalités sociales, les forces obscures de l'histoire, l'envie de l'ailleurs, du lendemain ou de l'inconcevable.

Pendant un temps, la littérature fut donc, de façon presque bégémonique, une philosophie mondaine en acte, exhaussée par les rémanences de préoccupations esthétiques et rhétoriques. Tout partait de la littérature, et y revenait : les historiens, les philosophes, les penseurs et jusqu'aux savants étaient fascinés par l'art d'écrire et le désir de créer une œuvre, d'édifier une belle architecture d'idées et de mots au risque, parfois, de fragiliser les fondations. Mais le contexte a changé inéluctablement à mesure que les sciences humaines ont émergé et ont imposé leur démarche, leurs méthodes, leurs protocoles de vérification : il n'était plus alors question d'assimiler la connaissance intuitive et implicite que recèle le texte littéraire au savoir concurrent qu'élabore, de façon procédurière, la science. Il fallait bien prendre acte de ce conflit territorial, à moins de ressasser le plaidoyer nostalgique – et idéologiquement peu sûr – en faveur des humanités.

La première attitude des littéraires fut une sorte d'habile parade. Puisque la littérature n'était pas une science, elle pouvait retrouver un statut éminent en devenant l'objet d'une science – voire l'objet possible de toutes les sciences humaines – : ce fut le temps, déjà ancien, des structuralismes appliqués à la littérature. Mais, si les sciences humaines pouvaient ainsi investir durablement le texte littéraire, c'est qu'elles trouvaient en lui, au delà de l'artefact linguistique, une réalité à connaître, incluse et pour ainsi dire cachée dans le feuilletage des significations. Autrement dit, il y avait bien un savoir de la littérature, mais un savoir au second degré, né de la réflexion de tous les autres savoirs en elle, se déployant dans l'espace triangulaire circonscrit par la science, le réel (tel qu'il est perçu par le sujet de l'écriture ou tel qu'il est représenté par le discours doxique), la poétique. Dans cette voie, extraordinairement féconde, s'est engouffrée la critique littéraire depuis des décennies, et il n'est pas d'étude de quelque importance qui ne traite, d'une manière ou d'une autre, la question des rapports entre écrire et savoir. Le succès remarquable de cette problématique, dont nous sommes aujourd'hui les bénéficiaires, détermine, en les limitant, l'ambition et les objectifs du présent ouvrage.

Celui-ci commence logiquement par revenir sur cette sorte de « poétique épistémique » (ou d'« épistémocritique », comme on la désigne parfois) que l'étude des

textes singuliers a fini par élaborer. Les deux premières parties sont ainsi consacrées aux deux domaines de connaissance avec lesquels la littérature a presque nécessairement à faire, la science et l'histoire.

David Charles, qui suggère en ouverture que la poésie hugolienne donne à la science moderne l'épistémologie – épistémologie de la rature – qui lui manque et qu'elle en tire, en retour, son esthétique, propose peut-être le renversement le plus spectaculaire du rapport littérature/savoir. Dans une perspective analogue, Guy Barthélémy montre, à partir du Voyage en Orient de Nerval, que le récit de voyage peut être le lieu d'une anthropologie originale, spontanée mais cependant authentique, qui permet de penser l'Autre (notamment dans le cadre de la relation amoureuse) tout en maintenant, plus que le texte scientifique, la conscience de l'écart – ici nommée perplexité – entre l'écriture et le réel qu'elle est censée expliquer. Roger Bellet et Jean-Pierre Bertrand, eux, s'intéressent aux rapports entre médecine et littérature : le premier examine, à propos de cet échec confus de croyances, d'idéologies et de connaissances scientifiques que constitue au XIX^e siècle l'hystérie, comment la littérature représente ce que la médecine ne sait pas, ou ne sait pas dire. Mais, souligne le deuxième, l'écriture ne saurait tisser ensemble des savoirs ou des discours qu'en vue d'une poésie propre qui les intègre et en déplace les enjeux : Jean-Pierre Bertrand illustre cette thèse à partir de l'analyse des *Complaintes de Jules Laforgue*.

La question de l'histoire implique, d'abord, celle de la fiction. L'histoire – celle des faits réels – doit-elle se dire directement, ou peut-elle passer par la narration d'événements imaginaires, qui aurait cependant pour charge de la signifier ? Ce problème, qui prit vite l'apparence d'un dilemme, se posa de façon particulièrement aiguë pour les romantiques italiens, dont le pays avait à souffrir de multiples occupations par des armées et des princes étrangers et dont le patriotisme, pour cette raison, requérait des actes efficaces : Alberto Cadioli rappelle les positions des uns et des autres, et leurs fondements aussi bien esthétiques que politiques. En France, après 1848 et le coup d'État du Deux-Décembre, l'écriture littéraire paraît plus que jamais, par accident et par nature, le moyen de penser l'histoire et son devenir : c'est ainsi que, pour Gabrielle Chamarat, Hugo et Nerval édifient symétriquement leurs poétiques respectives, par leur manière de situer (ou de ne pas situer) l'individu dans la cité, qui les conduit à penser sur de nouvelles bases, critiques et ironiques, le roman réaliste. L'attitude de l'historien romantique à l'égard de sa propre pratique est plus ambiguë : se situant à mi-chemin entre le savoir qu'il amasse au moyen de ses méthodes scientifiques et celui qu'il produit par son travail d'écriture, il fait l'hypo-

thèse que la recherche rationnelle et l'imagination concourent dialectiquement à donner l'intime conviction – sinon la preuve – de la vérité historique. S'ensuit, conclut Pierre Michel au terme d'une étude synthétique, un mentir-vrai de l'historien où celui-ci doit constamment louvoyer entre illumination et illusion. Pour Paule Petitier, dont l'analyse porte sur La Sorcière de Michelet, ce jeu complexe et réciproque, qui permet à l'imaginaire d'être l'objet et l'instrument heuristique d'un discours de savoir, et à la science de se mettre à l'épreuve de l'irrationnel, est l'outil, original et indispensable, dont se dote Michelet pour dire et penser le peuple, jusque là exclu du champ de l'histoire (celle qui se dit comme celle qui se fait).

Tous les exemples que nous venons de passer en revue sont pris dans le XIX^e siècle. Comme on l'a noté, ce moment est à bien des égards unique dans notre histoire culturelle. Un monde s'effondre qui avait son ordre, sa structure, ses modes de communication. Le nouveau est encore à naître, si bien que l'univers culturel a, pour un temps, l'apparence d'une tabula rasa, d'un espace indéterminé et non vectorisé où toutes les positions semblent avoir le pouvoir de se mêler, de s'échanger. Pour ses commentateurs, la littérature offre l'image terriblement séduisante d'une activité créatrice qui s'arrogerait légitimement tous les pouvoirs, toutes les capacités. Image aussi parfaitement moderne, puisqu'elle fait de la littérature le modèle idéal de cette culture syncrétique où se déverseraient les croyances, les philosophies, les sciences – cette culture à laquelle, confusément mais profondément, aspirent les publics d'aujourd'hui aussi bien que les spécialistes disciplinaires.

Cette séduction même commande d'y regarder de plus près et, d'abord, de se préserver des anachronismes : celui, par exemple, qui consisterait à considérer la littérature d'hier, sans prudence théorique, avec le regard de l'épistémologie contemporaine. On sait maintenant que, même ou surtout dans le domaine scientifique, aucun partage n'est tranché entre l'ombre et la lumière, l'irrationnel et la raison, le savoir et l'ignorance : à ce jeu-là, la littérature est reine, mais tout clair-obscur n'offre pas les prémices d'une prochaine illuminescence. Il y a ici un vrai problème de méthode, que Victor Hugo résume, dans ses carnets, en une formule lapidaire : « tout bruit écouté longtemps devient une voix » ; il faut donc décider parfois, afin d'identifier les bruits, de renoncer à les écouter pour examiner leur origine, leur diffusion et leur réception. Or, la littérature n'est pas faite seulement de textes, mais d'actes de communication dont les modes de réalisation sont déterminants et structurants. Tel est le deuxième objectif de cet ouvrage, auquel s'attachent ses trois

sième et quatrième parties : mesurer des bruits et des silences en gageant que l'observation concrète de faits historiques permettra de mieux entendre la voix de la littérature.

Il n'est pas indifférent, à cet égard, que la communication littéraire, même si elle concrétise une entreprise singulière d'écriture, aboutisse à la publication, c'est-à-dire à la libre diffusion de livres au public. L'écrivain se trouve à équidistance du savant, dont la recherche institue une relation duelle entre sa spécialité et lui-même, et le vulgarisateur dont la première tâche est de médiation. Sans doute y a-t-il du savoir dans le texte ; mais il importe parallèlement de déterminer comment il est communiqué, et dans quelle mesure la communication transforme, en le figeant, le détournant ou le transfigurant, ce savoir. Antony McKenna suit ainsi l'évolution de la pensée philosophique, des manuscrits clandestins écrits au début du XVIII^e siècle jusqu'aux romans libertins : celle-ci parvenue à son terme, le philosophique se réduit à une topique figée et conventionnelle mise au service d'une entreprise fictionnelle. Jacques Migozzi aboutit à une conclusion analogue à propos de Zola : le personnage de Jeanlin, dans *Germinal*, révélerait la permanence, malgré le projet général du roman, de conceptions scientifiques associant tares morales et milieu social. Mais une démarche complémentaire consiste à prendre le problème à rebours, et à se demander ce que la littérature, conçue comme texte vulgarisateur, apporte au savoir, parce que, en le représentant, elle ouvre ipso facto son procès. Pour Catherine Mathière, l'amplification symbolique ou esthétique qu'opère la science-fiction débouche ainsi sur la philosophie et une réflexion, hors de toute perspective scientifique, sur le devenir humain. Yves Jeanneret, partant d'un objet apparemment mineur – le livre de vulgarisation stricto sensu – propose un déplacement radical : à ses yeux, c'est la notion même de vulgarisation qu'il faut repenser dans le cadre d'une poétique spécifique, donc concevoir indépendamment du savoir qu'elle est censée transmettre. Il invite à une théorie des discours de vulgarisation, dont il donne les premiers axes et qui est évidemment de nature à renouveler la conception des rapports entre la science et la littérature, pour autant qu'on s'accorde sur la nature vulgarisatrice de cette dernière.

Dans tous les cas, il est clair que le rapport qu'un texte littéraire établit avec un savoir qui lui est extérieur n'est jamais neutre, et qu'il s'inscrit dans une stratégie de légitimation qui lui est dictée par le contexte historique. Le texte n'est ni un point de départ, ni un aboutissement, ni même un lieu de passage privilégié, mais une province circonscrite au sein du discours social – ou des idéologies. Cette évidence

implique que toute théorisation du littéraire s'appuie sur une topographie historique des discours, dont trois chapitres ébauchent les contours. Au terme d'une étude des métadiscours poétiques au cours du XIX^e siècle, Hélène Millot montre que leur évolution doit être conçue en fonction de la légitimité respective, et variable dans le temps de l'histoire, du littéraire et des discours qui lui font concurrence, et que celle-ci lui impose les formes de ce qui revient, in fine, à une perpétuelle auto-justification. Mais, de son côté, l'idéologie a besoin de la littérature. Celle-ci assure la cohésion et la pérennité de l'idée républicaine sous la III^e République, mais subit en retour, explique Bertrand Ravon, des inflexions déterminantes, au moins dans le cadre de l'École. De même, l'intérêt pour les littératures populaires, qui est des aspects majeurs de la culture du XIX^e siècle, paraît inséparable de la constitution d'identités nationales dans une Europe troublée et déjà instable, si bien qu'il est impossible, et non pertinent pour Anne-Marie Thiesse, de séparer formellement l'ethnologique du littéraire.

Somme toute, ce mixte désintraçable du littéraire et de l'historique est la meilleure conclusion que l'on puisse attendre, si l'on admet que la littérature a la vertu de dire de façon singulière – non sous la figure dévaluée d'une rhétorique argumentative, donc d'une propagande – le politique, de donner forme non plus à un savoir, mais à un pouvoir ou, plus probablement, à un vouloir devenir, même si le présent paraît obscurci par les obstacles que chacun sait (cinquième partie). Sur ce terrain, le discours socialiste sous la monarchie de Juillet occupe une place singulière, dessine une utopie si désirable qu'on s'est empressé de la rejeter, regrette Philippe Régnier, dans les marges et de la politique et de la littérature, alors même qu'elle met à l'épreuve, absolument, la force performative de l'une et de l'autre. À moins qu'il n'y ait plus de devenir concevable : alors, la seule politique possible, selon la lecture de La Fin du monde de Baudelaire proposée par Pierre Laforgue, reste la politique du dandy, qui est une poétique absolue. Mais, derechef, pourquoi la poétique survivrait-elle à la ruine de tous les savoirs et, en conséquence, de toutes les espérances, raisonnables ou non ? Il faut bien imaginer en elle une vis sui generis, probable et réelle : nous voilà revenus à notre point de départ et à l'idée de rature que développait David Charles. À ceci près que, en raturant les savoirs, la littérature semble désormais se doter des moyens de penser, plutôt qu'un savoir nouveau et supérieur, son droit, éminent et indiscutable, à ne pas savoir. Frédéric Regard y voit, au terme de son étude qui suit la transformation de la notion de feeling dans la littérature anglaise – de Shaftesbury jusqu'à Orwell –, le moyen exclusif de maintenir le sujet, muni de toutes

ses prérogatives philosophiques, au centre de son monde, malgré la force d'objectivation que porte en lui tout savoir. L'ignorance, consciente et consentie, constituerait alors, avance Alain Vaillant, le savoir propre de la littérature, parce qu'elle serait la condition même de l'expérience esthétique, dans un univers dont on saurait, par ailleurs, que cette dernière est bannie de jure et de facto. Cependant, faut-il préciser, au terme de ce parcours, que terminer par l'ignorance un ouvrage sur les rapports entre la littérature et les savoirs ne saurait en aucune manière suggérer une conclusion, mais tout au plus inviter à prolonger la réflexion plurielle dont ce volume illustré¹ s'est efforcé de respecter la diversité² ?

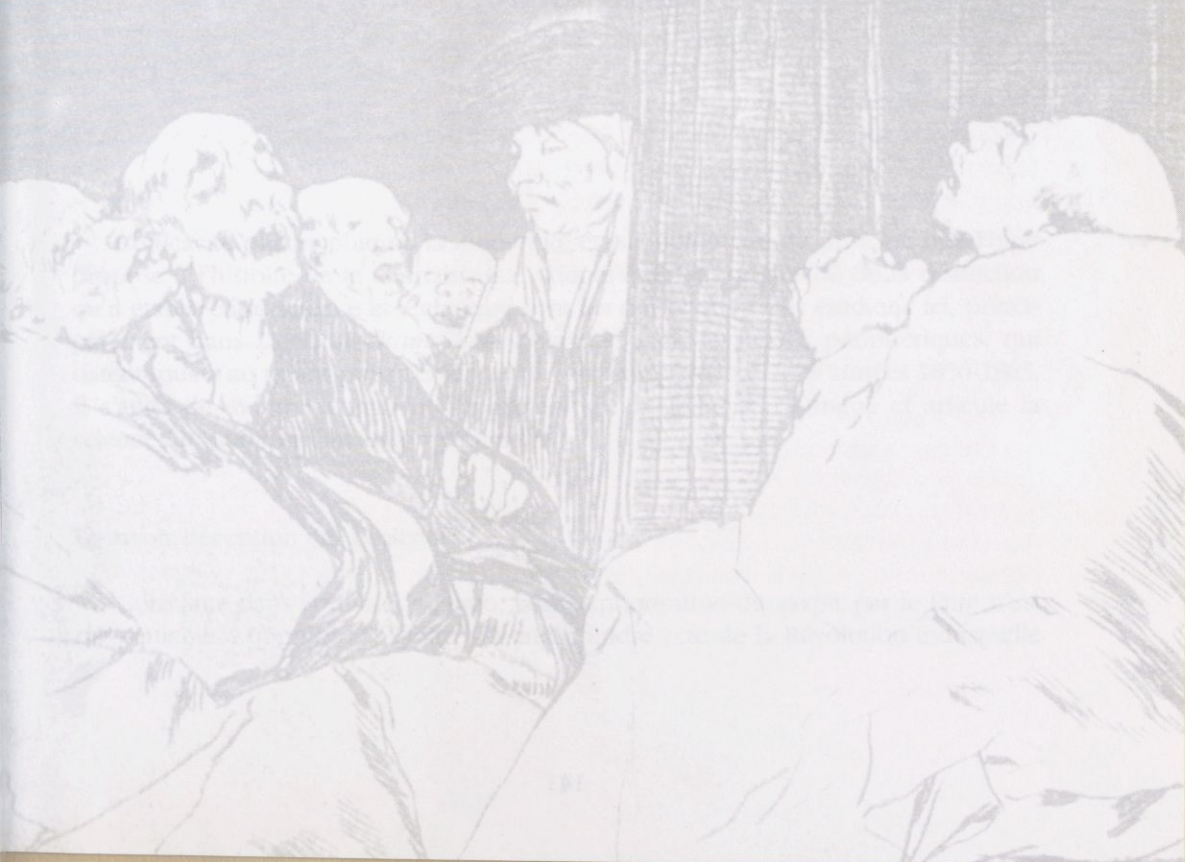
1. Baudelaire invoquait « deux qualités littéraires fondamentales : surnaturalisme et ironie ». En illustrant chacun des chapitres de motifs, tirés des gravures de Pierre Bruegel l'Ancien, nous avons essayé de suivre cette suggestion, et de ressusciter aussi la pratique romantique de la vignette. Pour le travail délicat que ces illustrations ont nécessité, je remercie tout particulièrement Véronique Gay-Rosier et Valérie Dequeker, qui, pour les Éditions Printer, ont conçu et réalisé cet ouvrage, y apportant leur énergie et leur enthousiasme. J'exprime enfin ma gratitude à Laurence Boitout-Ravon, qui nous a permis de reproduire en pleine page un dessin original (cf p. 232) qui, au-delà de son apparence enfantine, respecte pleinement le précepte baudelairien, et que nous livrons donc à la méditation de nos lecteurs.

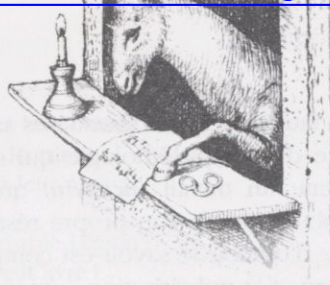
2. Cet ouvrage est en effet le résultat d'un travail collectif né au cours des années 1992-1994. Le thème « Écrire/Savoir » a d'abord été le thème d'un séminaire et d'un programme de recherches conduit au Centre d'études comparatistes de l'université Jean-Monnet (Saint-Étienne), sous la direction d'Alain Vaillant et avec le concours du CNRS (Programme pluriannuel en sciences-humaines de la région Rhône-Alpes – responsable : Alain Bidault).

À l'issue de ces deux années, un colloque international s'est déroulé sur ce thème au château de Saint-Victor-sur-Loire en collaboration avec l'UMR L.I.RE (Littérature, Idéologies, Représentations, XVIII^e-XIX^e siècles – responsable : Philippe Régnier), alors URA 1039. Le volume publié aujourd'hui est l'émanation de ce colloque – des communications et des discussions auxquelles celles-ci ont donné lieu.



L'écriture de la science





Le poème du savoir : l'épistémologie hugolienne et ses catégories

David Charles

L'efficacité philosophique, la modernité épistémologique du principe que Hugo propose à l'histoire de la connaissance scientifique, et l'originalité de la distinction qu'il établit entre science et technique sont les objets que nous étudions ici, principalement dans *L'Âne*, *William Shakespeare* et quelques textes périphériques, qui datent tous – au moins pour l'essentiel de leur composition – des années 1856-1865. Il s'agira de montrer comment l'épistémologie hugolienne distingue et articule la science, le savoir et l'invention technique.

Le savoir, déception de la science

Constante dans l'œuvre de Hugo, la métaphorisation du savoir par le faire n'est pas seulement question d'histoire – il faut prendre acte de la Révolution industrielle

– et de politique – il faut articuler le travail des savants au labour du peuple. Elle est aussi la conséquence d'une épistémologie qui se refuse à penser la connaissance autrement que comme un travail *incessant* que « rien n'arrête ni n'interrompt ¹ » – rien, pas même l'obtention de son propre résultat, le savoir. La possibilité même pour la connaissance d'obtenir le savoir est compromise par sa métaphorisation par le faire : le creusement et la pulvérisation – images récurrentes chez Hugo du travail heuristique – ne peuvent, par définition, aboutir à un ensemble stable de vérités scientifiques. La fuite du réel s'inscrit ainsi dans le mouvement même de la science :

Tout se creuse sitôt que tu tâches de voir ;

Le ciel est le puits clair, la tombe est le puits noir,
explique l'âne à Kant ². Aussi Hugo n'a-t-il jamais écrit le *Répertoire de l'Esprit humain au XIX^e siècle* qu'il voulait pourtant écrire ³, parce que sa conception même de « l'esprit humain » au XIX^e siècle le lui interdisait : comment en effet faire le « répertoire » de ce qui « sonde, fouille, creuse, perce [...], divise, [...], entame, [...] pulvérise » la matière ? ⁴. La connaissance étant un principe de creusement et de pulvérisation, le savoir, son résultat, est vide :

J'ai sondé du *savoir* la vacuité morne
dit l'âne, qui pourtant redescend de la montagne de la science ⁵. Ce qu'on croit la montagne de la science ne peut être qu'un trou.

Il est remarquable que de la mine de la « construction sociale », dont un chapitre fameux des *Misérables* expose la topographie, ne soit extrait aucun autre minerai que « l'avenir », et surtout pas un quelconque savoir sur l'état passé ou présent de cette construction. *L'Âne* expose inlassablement l'insuffisance de tout savoir, c'est-à-dire de tout corpus de connaissances, quelle qu'en soit l'ampleur, à rendre compte du réel :

Pas un texte, ici, là, haut ou bas, près ou loin,
Pas de volume jaune et mangé par les mites,
Pas de lourd catalogue informe et sans limites,
Que mon esprit, voulant tout voir, ne feuilletât.
J'ai donc étudié beaucoup ; le résultat ?

Un peu d'allongement à mes oreilles tristes ⁶.

Si, même « sans limites », le catalogue est encore insuffisant, c'est qu'il ne saurait être question de catalogue. L'âne dit préférer, au livre de bibliothèque, le livre pavé qui détruit le savoir au lieu d'en faire l'inventaire :

Hommes, vous êtes fiers quand vous considérez
Vos bouquins reliés, catalogués, vitrés [...] ⁷.

Eux des livres, fi donc ! ils sont des boulevards ;
Ils sont les éléphants sacrés de la doctrine,
Les sphinx géants ayant l'oracle en leur narine,
Les colosses pensifs de la religion,
Ils sont les dieux. – Mais gare au diable Légion !
Gare à ce gamin sombre appelé petit livre !
Le format portable est un monstre ; il délivre,
Il proteste, il combat ; c'est hideux, c'est criant ;
Comme avec son épingle il crochète en riant
La serrure de fer d'une bible bastille !

[...]

Les livres légers sont aux pesants redoutables ;

[...]

Ils se répandent gais, cassant, rageant, bravant
Des révolutions anarchique avant-garde [...]⁸.

C'est aux vitres de la « construction sociale » – et à sa métonymie : la vitrine de bibliothèque, que double la vitre du boulanger dont le bris vaut le bain à Jean Valjean –, qu'est destiné le petit livre pavé qui dé-livre, défait le livre. Le savoir, au lieu de travailler au minage de la « construction sociale », y participe ; non seulement il n'est pas le but de la science, mais il est sa déception. L'épistémologie hugolienne distingue – et oppose – savoir et science. C'est l'instrument même de la science qui condamne son résultat à n'être que la néantisation de son objet :

Synthèse, dit le ciel. L'homme dit : Analyse !

[...]

C'est en déchiquetant que vous croyez trouver.

[...]

Hommes, vous disséquez le miracle ; [...]

Acharnés, vous coupez les prodiges profonds,

Insaisissables, sourds, entiers, incorruptibles,

En un tas de petits morceaux imperceptibles ;

[...]

Science, ton scalpel n'apprend qu'en détruisant !

[...]

De la nature, pourpre auguste de la vie,

Vous faites un haillon, ô vivants, un lambeau,

Une loque, un néant ; et le ver du tombeau

Nomme cela manger ; vous l'appelez connaître.

Toi, savoir ! tu ne peux que décomposer l'être⁹ !

L'analyse scientifique voue le savoir à être savoir non du « miracle », des « prodiges », de « la nature » ou de « l'être », mais de leur dissection, de leur mutilation, de leur destruction, de leur décomposition, toutes opérations qui, d'une part, ne permettent pas de construire, en regard de la « synthèse » divine, une synthèse humaine des savoirs qui la prennent pour objet, et, d'autre part, font de la science elle-même l'obstacle au savoir positif. En raison d'une incapacité *interne*, la science ne saurait donc convertir la ruine du réel en édification du savoir : le recensement, le catalogue, la compilation, l'ordonnancement et l'exposition textuels du savoir sont contraires à la démarche même de la science.

La science, rature du savoir

La science fait partie de « la construction sociale » qu'elle doit pourtant travailler à miner – on ne peut imaginer qu'elle lui échappe, sauf à accorder à la science un privilège exorbitant qui ferait oublier que l'académicien peut être quelquefois « bon voisin de l'évêque ¹⁰ » et « l'histoire aux pieds des rois ¹¹ ». La science doit donc se miner elle-même. Elle mine son savoir, parce que c'est par ce savoir qu'elle risque de s'intégrer à la « construction sociale ». L'âne lui-même le constate :

Je cherche un édifice et trouve une ruine ¹².

Il ne saurait en être autrement ; la *Nouvelle série* de la *Légende des siècles* l'a compris, en se disant faite par un écroulement : « C'est l'épopée humaine, âpre, immense, – écroulée ¹³ ». L'âne dit à Kant :

Ta science est un bloc informe de gravats ¹⁴.

« Bloc » est un terme important, parce que récurrent chez Hugo dans la désignation de l'obstacle que la science doit vaincre : la « résistance agrégée » fait un « bloc » que soulèvent les génies, la matière fait « bloc » autour de l'esprit humain ¹⁵. Le « bloc » de savoir que constitue la science, au contraire de ces blocs-là, n'est ni compact, ni homogène. Savoir pour Hugo n'est pas connaître, c'est même le contraire : le savoir n'est jamais que la fin d'un travail, et, en ce sens, anéantit la connaissance.

La science a donc pour but paradoxal de combattre le savoir ; la science s'affronte au su, ce qu'un chapitre essentiel de *William Shakespeare* formule ainsi :

La science va sans cesse se raturant elle-même. Ratures fécondes ¹⁶.

La science doit raturer le savoir, et faire de cette menace de néantisation de la connaissance, la rature du savoir, son point d'appui. Cette formule est la seule qui

puisse rendre compte du nécessaire travail de creusement que doit réaliser la science sur elle-même. Ce que l'âne dit à Kant est analogue :

Hélas ! rien n'est par toi saisi ;
Tu ne tiens pas le temps, tu ne tiens pas l'espace ;
Tous les faux biens, rêvés par ton instinct rapace,
S'en vont ; derrière tous la tombe, âpre fossé,
Se creuse [...] ¹⁷.

La critique de l'âne ne porte pas sur la science (le mouvement de la connaissance), mais sur ses « biens », sur ce qui est par elle « saisi », sur son résultat : le savoir. À celui-ci, « la tombe » qui « se creuse » est promise ; autrement dit, le savoir tombe lui-même dans le trou que creuse la science.

Cette formule – la science est la rature du savoir – est moderne, a été saluée comme telle par des physiciens d'aujourd'hui ¹⁸ ; Karl Popper, pour qui la connaissance est un processus d'autocorrection indéfini, ne la récuserait sans doute pas. En 1938, Bachelard pensait le progrès de l'esprit scientifique dans les mêmes termes :

Le réel n'est jamais « ce qu'on pourrait croire », mais toujours ce qu'on aurait dû penser. En revenant sur un passé d'erreurs, on trouve la vérité en un véritable repentir intellectuel. En fait, on connaît *contre* une connaissance antérieure, en détruisant des connaissances [...] ¹⁹.

Il faut lire Louis Figuier pour comprendre toute l'originalité de la pensée hugolienne. Le principe même d'une *Vie des savants illustres depuis l'Antiquité jusqu'au XIX^e siècle*, que Figuier publie en cinq volumes de 1866 à 1870, suppose une logique accumulative où la science ne progresse qu'en amassant des contenus de savoirs. L'histoire de la science est histoire d'un monument :

La science est comme ces basiliques du Moyen Âge et de la Renaissance [...] qui absorbaient, pour leur édification complète, plusieurs générations d'artistes, d'architectes et d'ouvriers, lesquels travaillaient avec abnégation et conscience, sans jamais espérer voir, de leurs yeux, le monument achevé ²⁰.

Dans cette perspective que Hugo appellerait « la marche méthodique du progrès normal ²¹ », les vies des savants qui se sont succédé n'en font qu'une ; la science est enfant dans l'Antiquité, adolescente aux XVI^e et XVII^e siècles – c'est le temps de la « grande insurrection des esprits contre la scolastique du Moyen Âge » et de la « révolution scientifique ²² » -, adulte au XVIII^e et mûre au XIX^e. Si l'enfant commet des erreurs que l'adulte ne commettra pas, c'est toujours *par défaut* de savoir ²³. Le préambule de chacun des tomes de cette collection, qui s'ouvre sur un « tableau de l'état des sciences », fait obéir la loi de formation du progrès scientifique à la loi de

conservation du savoir : le premier tome a pour objet d'exposer « l'héritage précis de connaissances positives » que le savant de l'Antiquité « légua aux générations suivantes », le second montre « la vie de ceux qui, au Moyen Âge, avaient reçu la mission redoutable de conserver, d'accroître et de léguer à la postérité le faisceau des connaissances scientifiques formé par les anciens ²⁴ ».

Pour Hugo, le rapport de la science au réel qu'elle cherche à connaître est un rapport de déception ; la connaissance ne trouve dans son objet que le démenti d'un savoir, et les deux listes que dresse *Philosophie*, liste des savants – quelle qu'en soit l'époque –, liste de leurs recherches – quelle qu'en soit la nature –, s'articulent par l'erreur. On y trouve l'essentiel du personnel de la *Vie des savants illustres* ²⁵, à qui l'épistémologue déclare : « Vous vous appelez la science. Soit. En ce cas, vous vous appelez aussi l'erreur ²⁶. »

L'histoire hugolienne de la science n'est en effet que l'histoire du legs d'une erreur : Cuvier se trompait hier, Lagrange avant-hier, Leibnitz avant Lagrange, Gassendi avant Leibnitz, Cardan avant Gassendi, Corneille Agrippa avant Cardan, Averroès avant Agrippa, Plotin avant Averroès, Artémidore Daldien avant Plotin, Posidonius avant Artémidore, Démocrite avant Posidonius, Empédocle avant Démocrite, Carnéade avant Empédocle, Platon avant Carnéade, Phérécyde avant Platon, Pittacus avant Phérécyde, Thalès avant Pittacus, et avant Thalès Zoroastre, et avant Zoroastre Sanchoniaton, et avant Sanchoniaton Hermès. Hermès, qui signifie science [...] ²⁷.

Erreurs des savants illustres depuis l'Antiquité jusqu'à « hier », ou plutôt d'« hier » à l'Antiquité. L'histoire de la science ne serait-elle que l'histoire d'une régression ? Disons plutôt que l'histoire de la science ne saurait s'écrire qu'au rebours de l'ordre chronologique. Si Cuvier s'est trompé et tous avant lui, aujourd'hui en est au même niveau de connaissance qu'Hermès. Seulement, Hermès est la science et, avant la science, personne, précisément, ne s'est jamais trompé. La science naît donc avec la première erreur – les erreurs sont « les mères lentes, aveugles et saintes de la vérité ²⁸ ». Hermès n'est la vérité que jusqu'à ce que Sanchoniaton le rende caduc ; le propre de toute vérité scientifique est donc d'attendre d'être une erreur.

C'est la récompense de cette attente qui définit le progrès scientifique ; « aujourd'hui » n'apparaît pas dans cette liste, précisément parce que l'aujourd'hui de la science n'a, dans cette représentation, aucune existence, et en détruirait le principe ²⁹. L'histoire de la science n'est histoire que de la péremption du savoir ³⁰. Bachelard ne dit rien d'autre :

[...] l'esprit scientifique est essentiellement une rectification du savoir [...]. Il juge son passé scientifique en le condamnant. Sa structure est la conscience de ses fautes historiques ³¹.

Aussi, pour Hugo, seule la liste des systèmes scientifiques qu'« on n'enseigne plus » est-elle possible. *William Shakespeare* la dresse³². Cette liste est importante, parce qu'elle en contient deux – des disciplines et des hommes – qui ne correspondent pas, mais interagissent précisément parce qu'elles ne correspondent pas, et servent une représentation que la simple histoire d'une même discipline depuis Aristote jusqu'à Quesnay ne pourrait obtenir. Tous les compartiments du savoir, et ses subdivisions, y sont nommés : les sciences naturelles, par exemple, sont au complet (architectonique, géographie, climatologie, météorologie, hydrographie, botanique, zoologie) ; les mathématiques également (algèbre, arithmétique, géométrie) ; la médecine tout autant (chirurgie, anatomie, myologie, pathologie, hippiatrice). Toutes ces époques sont mentionnées, du IV^e siècle avant notre ère (Platon, Aristote), au XVIII^e siècle (Quesnay, Bouguer, Gribbeauval), en passant par le IV^e siècle (Diophante), le XI^e siècle (Abailard), le XVI^e siècle (Tartaglia, Scaliger, Fernel), ou le XVII^e siècle (Stenon, Gassendi, Descartes, Tournefort). On a donc un tableau diachronique et synchronique de la science, où, comme plus haut, par contagion de la péremption, le savant illustre (Gassendi) vaut l'obscur (Cléostrat) et le savoir moderne (l'agronomie physiocratique) l'antique (la géographie de Strabon). On ne sait pas, là encore, ce qu'on enseigne aujourd'hui, on ne le saura que demain, alors même qu'on ne l'enseignera plus.

« L'Histoire réelle » de la science

Le gain politique de cette représentation est important. Un texte de *William Shakespeare* que Michelet, Febvre ou Braudel auraient pu signer, intitulé « L'Histoire réelle », explique que l'historiographie doit faire sa révolution, et qu'après 89 ce n'est plus la succession des rois qui doit être l'objet de l'histoire, mais la succession des savants³³. Or, en toute logique, cette succession doit être aussi « réelle » que l'histoire qui la vise : on n'explique pas comment Cuvier succède à Lagrange avec les mêmes outils que ceux qui servent à expliquer comment François II succède à Henri II sans contredire le principe même qui fonde la nécessité de cette explication : le droit de la Révolution à être représentée dans l'historiographie. Aussi Hugo pense-t-il la progression de l'histoire des sciences sous la catégorie de la « rature », seul moyen de ne pas introduire dans l'épistémologie « réelle » le principe qui l'irréalise : la transmission héréditaire du savoir comme variante épistémologique de la transmission héréditaire du pouvoir.

Une théorie de l'obstacle

Cette représentation révisé d'autre part la notion d'obstacle au progrès scientifique – révision indispensable. Bachelard explique :

Quand on cherche les conditions psychologiques des progrès de la science, on arrive bientôt à cette conviction que *c'est en termes d'obstacles qu'il faut poser le problème de la connaissance scientifique*. Et il ne s'agit pas de considérer des obstacles externes, comme la complexité et la fugacité des phénomènes, ni d'incriminer la faiblesse des sens de l'esprit humain : c'est dans l'acte même de connaître, intimement, qu'apparaissent, par une sorte de nécessité fonctionnelle, des lenteurs et des troubles³⁴.

Il s'agit moins, en ce qui concerne Hugo, d'une psychologie de la connaissance scientifique que de la conservation même de son rôle historique, mais là est en effet l'important. La rature est une opération interne à l'écriture du texte ; la représentation du progrès qu'elle informe n'a pas besoin de faire appel à l'extériorité de l'obstacle – constante du discours de Figuiet – pour rendre compte de son histoire, passée et future.

L'idée d'un progrès par rature explique ce que l'histoire des sciences selon Figuiet se contente d'exposer : la lenteur du progrès – la vie des savants est « un long martyr³⁵ ». Mais, surtout, elle réserve la possibilité de sa permanence en ne considérant pas d'autre obstacle à la science que l'obstacle intérieur. La représentation du progrès doit en effet pouvoir faire l'économie de l'extériorité de l'obstacle, qui anéantit, de fait, toute idée de progrès : à poser le problème de la connaissance scientifique en termes d'obstacles externes, on ne peut penser le progrès, sauf à accorder à la « construction sociale » qu'il doit miner une éternité qui dément l'idée même de progrès. Si la lutte contre un obstacle extérieur définit le progrès, alors l'éternité de cet obstacle, seule condition de l'éternité du progrès, fait aussi le constat de son éternel échec. L'extériorité laisse la représentation du progrès dans une aporie : le progrès, pour continuer d'exister, y est condamné à conserver l'obstacle qu'il doit détruire.

La rature, en intériorisant l'obstacle, fait échapper le progrès à cette aporie. La science raturante se heurte au texte du savoir (à la science qu'on « enseigne », si l'on admet que ce présent puisse avoir un sens), selon deux modalités qui font également de la science son propre obstacle. Le texte peut vouloir résister à la rature, comme si l'identité de son auteur interdisait de le corriger :

Parfois la science fait obstacle à la science. Les savants sont pris de scrupules devant l'étude. Pline se scandalise d'Hipparque ; Hipparque, avec un astrolabe informe, essaye

de compter les étoiles et de les nommer. Chose mauvaise envers Dieu, dit Pline. *Ausus rem Deo improbam* ³⁶.

C'est Pline, et non Dieu, qui fait obstacle à l'entreprise comptable et taxinomique d'Hipparque. Plus précisément : c'est la conception de Dieu par Pline qui est l'obstacle. C'est entre le savant et « l'étude », moyen même du savoir, à l'intérieur même du procès de la connaissance, que s'interpose le scrupule de Pline – en latin, la *religio*. Ou plutôt : les « scrupules », c'est-à-dire les religions. Il y a, en effet, *Religions et religion* : la formule est de Hugo, et donne son titre à un recueil publié en 1880, mais composé pour ses deux tiers en 1856-1858. Les religions sont un savoir : elles savent Dieu croquemitaine, tambour-maître ou vieillard barbu, elles lui établissent ses « papiers ³⁷ » ; elles ne sont pas la religion, car la « lumière » même de Dieu oblige l'homme à renoncer à le prendre pour objet de savoir ³⁸. Les religions de l'homme, explique l'âne à Kant, ne sont pas autre chose que des superstitions qui se prennent pour la religion :

Il met Dieu dans un temple en forme d'éteignoir ;

Ou croit lui faire honneur en brûlant une cire.

[...]

Je te répète, ô Kant, que j'ai honte et mépris

Des superstitions où le pauvre homme est pris ;

Car, même quand il croit, quand il accepte un culte,

Son culte calomnie et sa croyance insulte [...] ³⁹.

Les religions font croire que la religion ne s'accorde pas à la science, parce qu'elles-mêmes en sont l'ennemi. Le savant (ici, Pline) en est la victime ; il est même, contre toute attente, tout à la fois le meilleur fidèle et le meilleur prêtre des religions parce qu'il sait, mieux que quiconque, que la science s'affronte à la superstition. Prenant la superstition pour la religion, il croit que la science se heurte à la religion.

[...] science et religion sont deux mots identiques ; les savants ne s'en doutent pas, les religieux non plus. Ces deux mots expriment les deux versants du même fait, qui est l'infini. La Religion-Science, c'est l'avenir de l'âme humaine ⁴⁰.

La science ne se heurte donc jamais à la religion comme à un obstacle externe, mais toujours aux religions comme à un obstacle interne qui est le résultat de la conversion de la religion en superstition ; c'est l'oubli de l'obstacle interne (la superstition) qui chez les savants rétablit l'extériorité de l'obstacle, sous une forme divine. Pline est superstitieux, et non religieux ; pour utiliser un « mot identique », non scientifique. C'est pourquoi il résiste ici à la rature. Le propre du savoir scientifique est non seulement d'accepter la rature, mais ; surtout, de la chercher, car elle est le

moyen par lequel le savoir se prouve à lui-même son caractère scientifique. Dieu l'exige – l'âne l'explique à Kant :

Toi qu'une heure vieillit, et qu'une fièvre abrège,
Comment t'y prendrais-tu, dans ton abjection,
Pour feuilleter la vie et la création ?
La pagination de l'infini t'échappe.
À chaque instant lacune, embûche, chausse-trappe,
Ratures, sens perdu, doute, feuillet manquant [...] ⁴¹.

Comment le savant pourrait-il mieux s'y prendre pour accorder la pagination de son livre à celle de la création, qu'en le raturant à chaque fois qu'elle rature son savoir ?

Reste à expliquer comment ce livre s'écrit, comment Hipparque dépasse Pline en le raturant, comment les ratures sont fécondes, et possible le progrès de la science. Le concept de rature intériorise l'obstacle d'une seconde façon, qui permet de le montrer. L'autre obstacle que la rature rencontre, c'est elle-même : la rature, en effet, gêne la rature, parce que trop de ratures faites à un texte ne permettent plus de lui en faire de nouvelles. Il faut, soit repartir de la page blanche – mais alors les ratures ne sont pas « fécondes » – soit, plutôt, mettre au propre le texte corrigé, et poursuivre sa correction jusqu'à ce qu'une nouvelle mise au propre s'impose. C'est ainsi que Hugo rend compte de l'accession de la science à la vérité ; la science, écrit Hugo, « est série ».

Elle procède par épreuves superposées l'une à l'autre et dont l'obscur épaissement monte lentement au niveau du vrai ⁴².

Les « épreuves » du livre de la science, pour s'approcher de son texte définitif, doivent être raturées. Mais le mouvement de la correction, et donc le progrès de la science, n'est pas continu, car les capacités d'une page à accueillir des ratures tout en laissant lisibles le texte conservé et ses ratures elles-mêmes sont limitées : quand les ratures y sont devenues trop importantes et gênent celles qui doivent pourtant encore être faites, une nouvelle série d'épreuves est utilisée. L'ensemble ne poursuit donc la lumière – la lumière d'une page vierge de toute rature – qu'au moyen d'un obscurcissement progressif. « La connaissance du réel, écrit Bachelard, est une lumière qui projette toujours quelque part des ombres ⁴³ ». Hipparque rature Pline jusqu'à ce qu'à force de ratures, le texte de Pline ne soit plus raturable ; alors Pline est dépassé, non pas parce que son texte, entièrement corrigé, est définitif – la science « approche sans cesse, et ne touche jamais ⁴⁴ » – mais parce que le nombre des corrections déjà faites interdit d'y porter les nouvelles.

Le livre de la science est toujours son avant-texte, c'est un livre provisoire sur épreuves. Il ne sert donc à rien d'aller lire dans les bibliothèques, qui font toujours passer ce qui n'est qu'un état provisoire de la correction du savoir pour le texte définitif de la science – et interdisent la rature aux lecteurs. La bibliothèque, au lieu d'épouser le mouvement propre à la science qu'elle doit recenser – il impliquerait que chaque nouveau livre congédie le précédent –, accumule le savoir ; l'âne dit la vanité de l'entreprise :

[...] on a le vertige en voyant
Ce sombre alignement de livres, effrayant,
Inouï, se perdant sous les bahuts qui tremblent,
Ces vastes rendez-vous du faux et du vrai [...];
[...]
Certes, j'admets que vous les hommes, soyez vains
De cet entassement épique d'écrivains,
De tous ces papyrus et de toutes ces bibles [...].
[...]
Je conviens qu'on retient son souffle et qu'on respire
À peine quand on voit, dans vos doctes hangars,
Les tomes frissonner sous les piocheurs hagarde ;
[...]
Toute cette raison que l'homme emmagasine,
Étageant grecs sur juifs, juifs sur égyptiens ;
Ces volumes nouveaux ajoutés aux anciens
Que le temps sur le tas vient jeter en hottées [...] ⁴⁵.

Dans la bibliothèque, le vrai et le nouveau ne raturent pas le faux et l'ancien. Les Égyptiens, pourtant périmés par les Juifs, les Juifs, pourtant périmés par les Grecs, y ont leur place ; Barmne, dont « on n'enseigne plus » pourtant la jurisprudence, « est là pour ses Lois ⁴⁶ ».

C'est « le tas » que font les « hottées » qui est en cause. Dans la mine de la « construction sociale », on ne voit jamais le tas qui résulte du creusement parce que ce tas, c'est « l'avenir ». Le minerai obtenu par cette extraction est le changement de la « construction sociale ». Du reste, si ce travail ne dégage pas un tas, c'est qu'il veut en miner un : le tas de l'oppression sociale. Tas de savoir, la bibliothèque ne saurait être le creusement propre à la connaissance :

Et, philosophe ! au fait, comment tous ces monceaux
De tomes, gravement contemplés par les sots,
Pourraient-ils enfanter un résultat quelconque ?
Un rien les dépareille ou les brouille ou les trônque ⁴⁷.

Ce « rien » a les effets qu'a la rature de la science sur le texte du savoir : elle le « dépareille » (en ôte certaines pages), le « brouille » (diminue sa lisibilité), le « tronque » ; mais le livre de bibliothèque ne peut l'accueillir. Il est dépareillé, brouillé, tronqué, en l'absence même de toute rature, en raison même de cette absence. Dans le texte de la bibliothèque, « l'erreur sur l'erreur s'amoncelle ⁴⁸ », faute de pouvoir être raturée.

L'Âne n'est donc pas une attaque contre la science, cette insulte faite au progrès que Zola a dénoncée ⁴⁹, mais le rappel de l'exigence scientifique et l'examen de la possibilité du progrès ; partant, de sa représentation. On voit en effet comment la sérialisation du progrès de la science aide à comprendre la sérialisation de *La Légende des siècles* qui se propose de rendre compte du progrès ⁵⁰, et pourquoi l'édition collective des trois séries proposée en 1883 est un non-sens, qui aligne la préface de la *Première série* et la *Vision* qui la ruine, qui admet *Le Satyre*, mythe de l'émancipation humaine, et *Le Titan* qui l'invalide au nom du caractère théocratique de toute mythographie, qui conserve enfin *Vingtième siècle*, prophétie du dépassement du Deux Décembre, et *Les Temps paniques* qui la démentent. *La Légende* intègre, en effet, sa propre rature à son texte : dans la *Première série*, *Pleine mer* rature *Le Satyre* : le Deux Décembre est l'impensable lendemain de la Révolution que le poème annonçait et figurait. Lorsque la rature à faire est trop importante (la Commune, après le Deux Décembre), *La Légende* inaugure une *Nouvelle Série* d'épreuves où la première rature est enregistrée (*Le Titan* prend acte de la rature du *Satyre* par *Pleine mer*). Sauf à faire de *La Légende des siècles* cette bibliothèque qu'elle ne veut pas être, cette synecdoque de la « construction sociale » qu'elle veut miner, on ne doit donc plus, après 1871, enseigner la *Première série* – cela ne veut pas dire qu'on ne peut plus la lire, mais qu'on ne doit pas la prendre pour autre chose que l'avant-texte de la *Nouvelle* – parce que, « tentative vers l'idéal ⁵¹ » désormais dépassée, elle-même n'enseigne plus, sinon son propre échec.

Science et technique, savoir et savoir-faire, raison et intuition

Pour Hugo, les académies fonctionnent sur le modèle de la bibliothèque : magasins du savoir, elles sont « des récipients de renseignements et de bons chefs-lieux d'informations ⁵² », mais en tant que telles, elles ne sauraient être autre chose que l'instrument de conservation d'un savoir en attente d'être raturé. La rature du savoir

académique est le moyen par lequel la connaissance se prouve à elle-même sa scientificité, et l'histoire de cette rature constitue, dans l'épistémologie hugolienne, l'histoire du progrès de la connaissance scientifique. Le conflit entre la pensée scientifique académique et l'autre, qui n'a rien d'académique et n'est scientifique que d'une seconde manière – par l'apport de l'intuition que la pensée scientifique se refuse à mobiliser –, est le moteur de ce progrès. Cette représentation fournit à l'invention technique un statut d'événement épistémologique : c'est elle qui rature le savoir que l'Académie des sciences conserve, et rappelle ainsi à la science sa loi de progression.

Ce statut est doublement original, non seulement parce qu'il renverse le rapport communément proposé par les vulgarisateurs du XIX^e siècle entre la science et la technique, mais surtout parce qu'il l'historicise. En effet, ce rapport n'est pas logique, mais historique : la solidarité du progrès technique et du progrès scientifique n'est pas une vérité de la raison, mais un fait du XIX^e siècle ; la subordination du savoir-faire industriel au savoir scientifique n'est observable qu'à partir des années soixante du XIX^e siècle⁵³. Parce qu'il est le témoin de cette solidarité, puis de cette subordination, le XIX^e siècle, dans son ensemble, n'a cependant jamais pensé qu'elles fussent, non seulement nouvelles, mais surtout historiques ; n'étant pas pensées comme historiques, elles ne pouvaient l'être comme nouvelles. On le constate clairement à la lecture de Figuier :

Entre ces deux manifestations du génie humain il existe une correspondance nécessaire⁵⁴.

L'histoire des sciences et des techniques le dément, et révèle que les vulgarisateurs du XIX^e siècle ont cru naturellement nécessaire l'historique correspondance des progrès scientifique et technique qu'ils ont été les premiers à observer. Jusqu'au début du XIX^e siècle, la pratique a devancé de plusieurs décennies la théorie⁵⁵, et la théorie elle-même n'a pas visé l'amélioration de la pratique. La mécanique des savants s'est d'abord cherchée « comme une branche des mathématiques plus que comme un savoir physique », négligeant tout problème de frottement⁵⁶.

Dans *Les Travailleurs de la mer* que Hugo commence en 1864 au lendemain de la publication de *William Shakespeare*, le bateau à vapeur de Lethierry témoigne, par ses imperfections mécaniques⁵⁷, de cette indépendance de l'invention technique par rapport à la pensée scientifique qui lui est contemporaine, et, par son existence même, de toute la quantité de savoir que mobilise le savoir-faire non encore reconnu par l'Académie :

Idee folle, erreur grossière, absurdité ; tel avait été le verdict de l'Académie des sciences consultée, au commencement de ce siècle, sur le bateau à vapeur par Napoléon ; les pêcheurs de Saint-Sampson sont excusables de n'être, en matière scientifique, qu'au niveau des géomètres de Paris [...] ⁵⁸.

En 1803, Napoléon n'a pas même pris la peine de consulter l'Académie des sciences sur l'intérêt du pyroscaphe de Fulton, et, s'il l'avait fait, son « verdict » aurait sans doute été favorable ; une commission académique avait même assisté aux essais sur l'invitation de l'inventeur. Comme sa réussite ultérieure, l'échec provisoire de Fulton est avant tout commercial ; il s'explique davantage par l'indifférence du capital que par l'incompétence du savoir académique, son bateau allant moins vite qu'un voilier et consommant trop de charbon ⁵⁹.

Mais l'égalité scientifique entre « les pêcheurs de Saint-Sampson » et « les géomètres de Paris » est une réalité de l'histoire du savoir que ses vulgarisateurs, au XIX^e siècle, se refusent à penser et que les ethnographes – Leroi-Gourhan en particulier – n'ont révélée qu'au XX^e siècle. Particulièrement en matière de construction navale, où la pratique n'a été conseillée par la théorie qu'à partir de la fin du siècle ⁶⁰, les pêcheurs en ont toujours su au moins autant que les géomètres. Des connaissances empiriques peu formalisées se sont longtemps maintenues en matière de mécanique, n'ayant recours qu'exceptionnellement au savoir des savants ⁶¹ –, et ceux des savants eux-mêmes qui se sont intéressés aux machines concrètes n'ont pas plus fait avancer la mécanique que les praticiens largement autodidactes ⁶². Les inventeurs ont d'ailleurs longtemps « suggéré » aux savants le sujet même de leurs recherches ⁶³, et l'historien du travail qui rend compte des étapes de l'élaboration de la théorie thermodynamique parle d'« *observation* de la machine à vapeur » et d'*interprétation* théorique de la connaissance mécanique pluriséculaire des machines ⁶⁴. Aussi la locomotive n'est-elle pas cette « merveille de la science » que Figuiet décrit, cette « application de la science à l'industrie ⁶⁵ », mais, dit Canguilhem, le résultat d'un échange entre la science et la technique, qui s'« emprunt[ent] réciproquement [...] tantôt des solutions, tantôt des problèmes ⁶⁶ ».

L'attaque contre l'Académie, *topos* de la vulgarisation ⁶⁷, ne rend pas compte, malgré l'apparence, de la réalité de l'histoire du savoir, et ne questionne pas le rapport entre la science et la technique. Dans sa *Vie des savants illustres*, Figuiet n'envisage jamais ce qu'il appelle « le mouvement général de la science » comme codéterminé par la théorisation scientifique et une pratique qui, jusqu'à la fin de la

première moitié du XIX^e siècle, tient plus d'un savoir-faire où se mêlent raisonnement et intuition que de l'application des « principes fondés sur le calcul ⁶⁸ ». Si Figuiet défend Papin contre tel docteur de l'Académie lui refusant le double titre de physicien et de mécanicien, c'est au moyen d'un argument qui suppose, entre théorie et pratique, un rapport de causalité nécessaire où l'antériorité du savoir sur l'invention, qui n'en est jamais que l'application, est logique et chronologique ⁶⁹. Même si Figuiet accorde, dans sa « galerie de biographies » qu'il dit être « la forme » que prend « l'histoire des sciences ⁷⁰ », une place importante à de nombreux inventeurs, il n'envisage jamais l'invention comme le moyen de la science mais au pire comme une de ses conséquences, au mieux comme un événement qui, contre toute attente, ne lui doit rien mais serait plus important dans l'histoire du progrès de la connaissance s'il lui devait quelque chose. Pour Canguilhem, l'invention ne peut être comprise dans un tel rapport :

C'est la rationalisation des techniques qui fait oublier l'origine irrationnelle des machines et il semble qu'en ce domaine comme en tout autre, il faille savoir faire place à l'irrationnel, même et surtout quand on veut défendre le rationalisme ⁷¹.

Telle est, exactement, la position épistémologique de Hugo, et, partant, celle qu'il convient d'adopter à l'égard de l'épistémologie hugolienne elle-même, dont le caractère « enténébré » n'est pas une réserve faite à son éloge de la pensée scientifique, mais, en quelque sorte, sa garantie ⁷². À trop vouloir défendre le rationalisme, on le menace, en réservant aux pensées obscures que les Lumières alimentent en ne les satisfaisant plus un rôle dans l'explication des phénomènes non encore arraisonnés par la raison, qui peut être le moyen de l'ignorance :

C'est la science académique et officielle qui, pour avoir plus tôt fait, pour rejeter en bloc toute la partie de la nature qui ne tombe pas sous nos sens et qui par conséquent déconcerte l'observation, a inventé le mot *supernaturalisme*. [...] Toutes ces choses, spiritisme, somnambulisme, catalepsie, biologie, convulsionnaires, médiums, seconde vue, tables tournantes ou parlantes, invisibles frappeurs, enterrés de l'Inde, mangeurs de feu, charmeurs de serpents, etc., si faciles à railler, veulent être examinées au point de vue de la réalité. Il y a là peut-être une certaine quantité de phénomène entrevu. Si vous abandonnez ces faits, prenez garde, les charlatans s'y logeront, et les imbéciles aussi. Pas de milieu : la science, ou l'ignorance. Si la science ne veut pas de ces faits, l'ignorance les prendra. Vous avez refusé d'agrandir l'esprit humain, vous augmentez la bêtise humaine ⁷³.

La pensée scientifique académique est ainsi responsable de la conservation de l'ancien régime du savoir et du faire qu'elle veut pourtant abolir :

L'absurde se greffe sur le vrai ; c'est votre faute ; vous avez manqué à vos deux lois, bienveillance et surveillance ; vous créez l'empirisme. Ce qui eût été astronomie sera astrologie ; ce qui eût été chimie sera alchimie. Sur Lavoisier qui se rapetisse, Hermès grandit. [...] Thaumaturgie, pierre philosophale, transmutation, or potable, baquet de Messmer, toute cette fausse science ne demandait pas mieux peut-être que d'être la vraie. Vous n'avez pas voulu voir le visage de l'Inconnu ; vous verrez son masque. Magie noire et blanche, sorcellerie, chiromancie, cartomancie, nécromancie, tout cela n'est pas autre chose que de la science dévoyée, tombée en chimère par défaut de responsabilité. Ce qu'on rejette injustement hors de la pensée se réfugie dans le rêve ⁷⁴.

L'invention technique l'y fait rentrer, et donne ainsi droit de cité épistémologique aux « faits » que la pensée scientifique a cru pouvoir laisser hors de son champ d'interrogation :

Surnaturalisme ! Et l'on croit avoir tout dit. Il est curieux de se retourner et de jeter un regard en arrière. L'électricité a longtemps fait partie du surnaturalisme. Il a fallu les expériences de Clairault pour la faire admettre et inscrire sur les registres de l'état civil de la science correcte. L'électricité a aujourd'hui pignon sur rue et rente des professeurs. [...] La pile de Volta a été fort raillée. Elle est admise à cette heure. [...] Le bateau à vapeur était « puéril » en 1816. Le télégraphe électrique a commencé par n'être pas sérieux ⁷⁵.

Événement épistémologique, l'invention technique ne prouve pas la validité d'une théorie par l'expérience, mais *exige* l'observation, l'interprétation, la théorisation d'une expérience ou d'une pratique.

Récurrente dans le discours épistémologique hugolien, l'attaque de la pensée scientifique académique au nom de la pratique et de l'invention techniques dépasse l'opposition classique que fait Figuiet entre la « science faite, constituée » et la « science qui est en train de se faire ⁷⁶ » ; dans cette fausse opposition, c'est toujours la raison qui travaille au progrès de la connaissance. L'opposition hugolienne est autre, parce qu'elle distingue *deux* facultés cognitives, l'intuition, faculté de la pensée technique de l'inventeur, la raison, « métier » du savant qui « se hérise » devant l'inventeur ⁷⁷. L'antériorité logique et chronologique du savoir scientifique sur le savoir technique s'en trouve abolie : deux facultés font deux logiques, et deux logiques deux chronologies.

Dans l'épistémologie de la rature, la scientificité d'un savoir est inversement proportionnelle à la résistance qu'il oppose à sa propre rature : c'est au moment où un savoir résiste avec le plus de vigueur en s'affirmant résultat impérissable d'une connaissance – au moment où il se « hérise » – qu'il démontre le plus visiblement la nécessité qu'il y a à le raturer. C'est, précisément, le rôle de l'invention de faire

Paule Petitier121
L'écrivain, le savant et le vulgarisateur139
Philosophie clandestine et littérature aux XVII ^e et XVIII ^e siècles, Antony McKenna141
Le fils de Lombroso et de la pétroleuse : Jeanlin dans <i>Germinal</i> , Jacques Migozzi153
Les mutants des autres mondes <i>ou</i> les paradoxes de l'évolution dans la science-fiction, Catherine Mathière167
Poétique de la vulgarisation : projet d'écriture et macrostructures textuelles, Yves Jeanneret187
Stratégies de légitimation203
Arts poétiques, préfaces et manifestes : la légitimation de l'écriture par le savoir au XIX ^e siècle, Hélène Millot205
La littérature à l'école primaire, « un art et une science, tout à la fois » ?, Bertrand Ravon229
Littérature et folklore, l'invention érudite de la culture populaire, Anne-Marie Thiesse239
La littérature entre politique et esthétique257
Le discours socialiste en France dans la première moitié du XIX ^e siècle : science, politique et littérature, Philippe Régnier259
Baudelaire et « La Fin du monde » : colère et tristesse d'un prophète, Pierre Laforgue281
Sensation, savoir et écriture en Angleterre, du pré-romantisme au modernisme : quelques réflexions sur la notion de <i>feeling</i> , Frédéric Regard289
Pouvoirs de l'ignorance, Alain Vaillant303



Table des illustrations

Yves Bresson, photographie (couverture).

Francisco de Goya, *Quel beau parleur – Que pico de Oro*, série des *Caprices*, gravure 1797-1799 (couverture, p. 5, p. 13, p. 79, p. 139, p. 203, p. 257, p. 316).

Pierre Bruegel l'Ancien, détails de :

L'Âne à l'école, plume à l'encre noire, 1556, Staatliche Museum, Berlin-Dalhem (p. 15, p. 141, p. 205, p. 229).

L'Orgueil – Superbia, plume à l'encre brune, 1557, Institut néerlandais, Fondation Custodia, Paris (p. 37, p. 167).

La Colère – Ira, plume à l'encre brune, 1557, Galleria degli Uffizi, Florence (p. 59, p. 93).

L'Avarice – Avaritia, plume à l'encre, 1556, British Museum, Londres (p. 69, p. 187).

Sorcière à Mallegem, gravure au burin par Pierre Van der Heyden, 1559, Bibliothèque royale Albert I, Bruxelles (p. 81).

La tentation de Saint-Antoine, gravure au burin attribuable à Pierre Van der Heyden, 1556, Bibliothèque royale Albert I, Bruxelles (p. 109).

L'Envie – Invidia, plume à l'encre brune, 1557, collection privée (p. 121).

La Luxure – Luxuria, plume à l'encre brune, 1557, Bibliothèque royale Albert I, Bruxelles (p. 153, p. 303).

Le Christ aux Limbes, plume à l'encre brune, 1561, Graphische Sammlung Albertina, Vienne (p. 239).

La Gourmandise – Gula, plume à l'encre brune, 1557, Institut néerlandais, Fondation Custodia, Paris (p. 259).

La Paresse – Desidia, plume à l'encre brune, 1557, Graphische Sammlung Albertina, Vienne (p. 281).

La Patience, gravure au burin par Pierre Van der Heyden, 1557, Bibliothèque royale Albert I, Bruxelles (p. 289).

Laurence Boitout-Ravon, encre, 1995 (p. 232).